Document généré le 1 mai 2025 16:46

Jeu
Revue de théâtre

Au théâtre dans l'entre-deux-guerres
Méphisto, le roman d'une carrière

Sylvain Schryburt

Numéro 110 (1), 2004

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25588ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Schryburt, S. (2004). Compte rendu de [Au théâtre dans l'entre-deux-guerres : *Méphisto, le roman d'une carrière*]. *Jeu*, (110), 22–25.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SYLVAIN SCHRYBURT

Au théâtre dans l'entre-deux-guerres

Allemagne, 1923. Quatre ans après le soulèvement spartakiste, la jeune République de Weimar est de nouveau menacée par un mouvement révolutionnaire. C'est l'année du putsch raté des chemises brunes à Munich, l'année où l'armée française envahit la Ruhr tandis que l'économie allemande, exsangue et privée de ses principales ressources énergétiques, poursuit sa spirale inflationniste. 1923 marque aussi l'année où le nombre de chômeurs commence à croître pour atteindre des proportions endémiques : d'un million cinq cent mille, il passe à six millions en 1933. Le 24 mars de cette année-là, le Reichstag accordait les pleins pouvoirs au nouveau chancelier Hitler.

C'est dans ce contexte social explosif, dans cet intervalle de dix ans, que se situe l'action de *Méphisto, le roman d'une carrière*. Adaptation d'Ariane Mnouchkine du roman de Klaus Mann, la pièce retrace le destin (presque) véridique de la troupe de l'Oiseau d'Orage, un théâtre d'agit-prop basé à Hambourg et qui réunit en son sein bourgeois et prolétaires, juifs et chrétiens ; des hommes et des femmes dont les allégeances politiques reflètent les idéologies contrastées de l'époque : national-socialisme, communisme et social-démocratie. Les artistes œuvrant dans cet univers hautement politisé et qui pouvaient prétendre, un temps, à une cause commune, celle du peuple allemand, verront leurs convictions mises à mal à mesure que se précise la direction de l'Histoire. Suivront fuite en avant ou compromis, reniement ou trahison, exil ou suicide, autant d'avenues que choisiront, parfois malgré eux, les protagonistes de ce drame trop humain.

La pièce a pour fil conducteur l'ascension sociale du comédien de province Hendrik Höfgen, dont l'extraordinaire performance dans le rôle de Méphisto lui vaudra le soutien admiratif mais compromettant des apparatchiks nazis à Berlin. L'adaptation de Mnouchkine fait cependant une large part aux personnages secondaires. Elle met ainsi l'accent sur la destinée tragique de la troupe de l'Oiseau d'Orage plutôt que sur celle de son acteur vedette. Il en résulte une heureuse polyphonie dans les motivations des personnages et le texte, gagnant en nuances comme en complexité, expose leurs dilemmes moraux plus qu'il ne juge leurs comportements. Le spectateur assiste alors

Méphisto, le roman d'une carrière

ADAPTATION D'ARIANE MNOUCHKINE, D'APRÈS LE ROMAN DE KLAUS MANN. MISE EN SCÈNE : DANIEL PAQUETTE, ASSISTÉ DE MARC-ANDRÉ LECLAIR ; COSTUMES : SARAH BALLEUX ; ÉCLAIRAGES : ISABELLE LAPOINTE ; CHORÉGRAPHIE : CAROLINE DUBOIS ; MUSIQUE ORIGINALE : STÉPHANE CROTEAU. AVEC PATRICK BEAUCHEMIN (HENDRIK HÖFGEN), AMÉLIE BONENFANT (ERIKA BRÜCKNER), RENAUD LACELLE-BOURDON (KLAUS MANN ET SÉBASTIEN BRÜCKNER), NATHALIE COSTA (CAROLA MARTIN ET Mme EFEU), MAXIME COURNOYER (THÉOPHILE SARDER ET JOSTHINKEL), DAVID-ALEXANDRE DESPRÉS (HANS MIKLAS ET UN SERVEUR), ROSE-MAÏTE ERKOREKA (NICOLETTA VON NIEBHUR ET LORENZ), BENOÎT ÉTHIER (L'ÉDITEUR, M. KNURR, THOMAS BRÜCKNER ET L'OFFICIER), JULIE GAGNÉ (MYRIAM HOROWITZ ET ÉMELYNE), ALEXANDRE GOYETTE (ALEX ET LUDWIG), BOBBY LANDRY (OTTO ULRICH ET LE MAÎTRE D'HÔTEL), DANIEL PAQUETTE (MAGNUS GOTTCHALK) ET GENEVIÈVE SCHMIDT (THERESA VON HERTZFELD ET JULIETTE). PRODUCTION DE LA SOCIÉTÉ RICHARD III, PRÉSENTÉE À LA SALLE FRED-BARRY DU 16 SEPTEMBRE AU 4 OCTOBRE 2003.

Méphisto, le roman d'une carrière, mis en scène par Daniel Paquette (Société Richard III, 2003). Photo : Luc Lavergne.

à la destinée d'individus aux prises avec le rouleau compresseur d'une Histoire contre laquelle certains peuvent beaucoup, tandis que d'autres ne peuvent rien.

Une proposition ambitieuse

Les membres de la Société Richard III signaient ici une production audacieuse qui prenait parfois les allures d'une fresque avec ses trois heures et sa trentaine de rôles répartis entre treize interprètes. Sans être flamboyante, mais avec sensibilité et poésie, la mise en scène de Daniel Paquette a su créer des atmosphères variées, dont certaines très réussies, en accord avec l'enfilade des vingt et un tableaux qui composent le texte. Elle est aussi parvenue à insuffler de la rigueur dans l'exécution des comédiens, une rigueur qui paraissait naturelle et organique. Il en résultait une forte cohésion d'ensemble, rare pour une grande distribution composée de jeunes acteurs. Les multiples chassés-croisés, les nombreux revirements ou louvoiements des personnages de même que la construction en tableaux appelaient, par ailleurs, un rythme soutenu. Sans jamais être ennuyante, on sentait partout dans cette mise en scène, ou peu s'en faut, un dynamisme et un réel plaisir de jeu.

Un autre point fort de celle-ci est sans doute d'avoir habilement négocié avec la multiplication des registres que suppose la pièce. Entre le clownesque débridé des scènes de cabaret à l'Oiseau d'Orage et le drame tchékhovien qui anime la maisonnée des

Brückner à la veille de leur exil en Suisse[1], entre le jeu sensuel du souper au restaurant[2] et celui, plus réaliste, des discussions politiques qui parsèment la pièce, il y avait un large éventail de styles que les acteurs de la compagnie ont su rendre avec conviction.

Il faut dire qu'avec une scénographie quasi inexistante[3] et des éclairages souvent inventifs mais à la mesure de la petite Salle Fred-Barry, beaucoup reposait sur les épaules des comédiens, et c'est à eux que revient une large part du succès de l'entreprise. Il y avait bien quelques faiblesses et parfois un brin de maniérisme moins convaincant, je pense notamment à la composition de Maxime Cournoyer dans le rôle de Théophile Sarder. Il y avait aussi Patrick Beauchemin qui manquait peut-être d'expérience pour incarner le personnage de Hendrik Höfgen, le plus difficile parce que le plus moralement sinueux. Si Beauchemin se faisait persuasif dans le rôle du comédien communiste et du directeur d'un théâtre d'agit-prop, sa conversion en coqueluche du pouvoir nazi manquait quelque peu d'envergure, faute sans doute d'avoir su trouver l'équilibre, ou la tension, entre l'ambition dévorante de Höfgen et la honte diffuse qu'il ressent devant le rejet de ses idéaux révolutionnaires et l'abandon de ses anciens camarades de scène.

Ces réserves ne font pourtant guère le poids devant l'ampleur de la proposition d'ensemble. Je soulignerai néanmoins l'excellente performance de Julie Gagné, aussi crédible en clown de cabaret qu'elle était sobre et intérieure dans le rôle d'Émelyne, la domestique des Brückner, déchirée par l'affection qu'elle porte à ses employeurs et à son mari, informateur nazi qui s'intéresse de trop près au sort de ces derniers. Son incarnation très sensible de Myriam Horowitz mérite également d'être soulignée. La scène où elle et son mari, Magnus Gottchalk (Daniel Paquette), projettent de se suicider, comme pour « dire non à [leur] manière[4] », reste à mes yeux l'un des temps forts de ce spectacle, là où s'exprimait avec le plus de simplicité et d'urgence la confrontation de l'individu avec l'Histoire.

Dans un tout autre registre, je retiendrai également le jeu appuyé mais sans excès de Geneviève Schmidt qui campait une Theresa von Hertzfeld à la fois lucide et déterminée. Le Hans Miklas de David-Alexandre Després offrait aussi de beaux moments

1. Les Brückner jouent la scène finale de *la Cerisaie*. Le parallèle avec Tchekhov sonnait particulièrement juste dans ce contexte.
2. Tableau V.
3. Des chaises et des tables, pour l'essentiel. Les costumes d'époque en revanche étaient particulièrement riches et réussis.
4. Ariane Mnouchkine, *Méphisto, le roman d'une carrière*, Paris, Éditions Solin & Théâtre du Soleil, 1979, tableau XIX, p. 184.

de théâtre, en particulier lorsqu'il livre sa dernière réplique[5], quand son personnage réalise enfin que ses convictions national-socialistes ne cadrent plus avec le discours officiel du parti nazi qui, une fois au pouvoir, devient de plus en plus national et de moins en moins socialiste.

Il est rare aujourd'hui de voir une troupe montréalaise aborder aussi directement des thèmes politiques et, ce qui est plus difficile, l'assumer sans didactisme ni lourdeur. La limite entre l'art et le politique peut être difficile à voir. En se tenant à la frontière, la Société Richard III nous a offert du théâtre exigeant, du théâtre qui, une fois n'est pas coutume, interroge le rôle de l'artiste – et, à travers lui, celui du spectateur – dans la cité.

Daniel Paquette (Magnus Gottchalk) et Julie Gagné (Myriam Horowitz) dans *Méphisto, le roman d'une carrière* (Société Richard III, 2003). Photo : Luc Lavergne.

L'avant et l'après *Méphisto*

Avant de conclure, je m'en voudrais de ne pas glisser un mot sur les conditions difficiles qui ont présidé à l'élaboration de ce spectacle. En effet, quelques semaines seulement avant la première, la Société Richard III apprenait le double refus du CALQ et du CAC de subventionner le projet. Si ces refus n'ont pas eu d'impact visible sur la qualité artistique de *Méphisto, le roman d'une carrière* – je parle bien sûr du point de vue du spectateur –, ils étaient assurément de nature à menacer la tenue même des représentations. Qu'elles aient eu lieu malgré tout témoigne de la débrouillardise comme de la résolution des membres de la troupe et de son directeur, Daniel Paquette. Malheureusement, il s'agit là d'une situation trop fréquente qui frappe cruellement les troupes dites « à projets », composées, pour l'essentiel, de jeunes artistes de la relève.

Méphisto, le roman d'une carrière s'inscrivait dans une démarche intitulée « Cycle des Grands bouleversements » et qui met en scène des drames humains ou collectifs vécus dans les cinquante premières années du XX^{e} siècle. Après avoir présenté *la Cerisaie* en septembre 2002, la compagnie annonce maintenant une transposition du *Journal d'Anne Frank* pour 2004. Elle compte poursuivre avec une adaptation de *l'Instruction* de Peter Weiss avant de s'attaquer à un texte moins connu d'Arthur Miller : *Après la chute*. Reste à espérer que la qualité du récent *Méphisto*, et non le casse-tête de sa production, soit garante de l'avenir. **j**

5. *Ibid.*, p. 177.